

Une thérapie par le rire

Mathieu Renaud

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, M. (2019). Compte rendu de [Une thérapie par le rire]. *Liberté*, (325), 74–74.

Une thérapie par le rire

Mathieu Renaud

Frédéric Dumont
Je suis célèbre dans le noir
L'Écrou, 2019, 116 p.

Celui qui prenait « souvent l'avion pour se rendre au dépanneur » nous revient avec son troisième recueil publié aux Éditions de l'Écrou. Sept années se sont écoulées depuis que Frédéric Dumont nous a offert *Volière*. On y découvrait un auteur contaminé par une vision trasho-romantique d'un Hochelaga plusieurs fois fantasmé dans les parutions poétiques de la dernière décennie. L'auteur s'y retrouvait dans l'impossibilité d'assumer sa propre vulnérabilité autrement que sous la forme d'une défaite. On y apprenait que son *je* est un être malade, que l'on a handicapé d'« un cul-de-sac dans la poitrine ». Un homme qui ne sait faire autrement que de se mettre en quarantaine : « Je marche jusqu'à la pharmacie / je m'achète un oiseau ». Ce qui s'annonçait comme une promesse de

même malade. Je me mets à demander « comment ça va ? » à mes voisins, à moi-même, à mon époque et *lol...*

La liberté sur condition, la légèreté possible ou impossible face à la vie, le bonheur imparfait que le personnage cherche à préserver se voient anéantis par le concret d'un diagnostic : « quelqu'un a pris mon pouls / m'a expliqué / que ce n'était / pas un battement / d'ailes ». L'abattement semble être devenu une excroissance du cœur du poète.

L'ironie est omniprésente dans l'œuvre de Dumont, question de survie. On lui accole un stigmaté, il le transforme en étendard de résilience : « ils appellent ça une maladie / j'appelle ça un moyen de transport » ; son humour doux-amer lui sert d'ultime bouclier. Si rire jaune est désormais pour lui une façon de reprendre son souffle, son écriture tout entière s'est transformée en refuge : « je ne sortirai plus jamais de ma bouche / je resterai ici comme un arbre avalant / le dernier coup de tonnerre ». Ce *je* malade, ce *je* employé de la peur, ce *je* qui travaille à ne pas travailler tente de racheter sa personne pour lui offrir un peu de paix.

L'ironie est omniprésente dans l'œuvre de Dumont, question de survie.



liberté n'était en fait qu'une cage de paranoïa. L'Hochelaga de Dumont nous apparaissait comme un véritable supplice de Tantale, monde à l'oxygène rare et dispendieux où lorsque « toutes les têtes sont tournées vers le ciel le ciel a encore changé de page ».

Le « cul-de-sac » devait être encore plus profond qu'il ne le pensait, car *Je suis célèbre dans le noir* nous convie à une rencontre avec un auteur désormais emmuré, enseveli. Le poète est en retour forcé chez sa mère. Armé de sa posologie, il jette l'ancre dans le banal nécessaire à celui qui doit panser ses plaies. L'ombre « du jour qui déploie ses ordres » persiste encore. Dehors est toujours une déception, un danger. Même le sommeil n'arrange rien : « c'est un symptôme / un vin de grande guerre / c'est la nuit et rêver / dépend / des mâchoires ». Oui, comme Frédéric Dumont, nous ne sommes plus à l'abri nulle part.

On observe un garçon soupeser sa fatigue. On le voit « plier ses vêtements, regarder des heures et des heures de télévision », être effrayé à l'idée de travailler, *chatter* avec son amie qui lui dit « j'ai vu l'avenir et lol ». Le tangible de l'anecdote ne semble pas encore assez stable pour qu'il puisse prendre appui, car, malgré tout, « le se défenestre encore pour aller prendre l'air ». À force de le voir épulcher son désespoir journalier, j'en deviens moi-

je roule mes doigts de bestiole en classant / le temps qu'il me reste du temps que je / suis prêt à céder aux machines à coudre / ici ici ici / quand même : j'aime le paysage / ça pousse partout / les ombres travaillent fort / c'est une bonne idée / j'imagine / j'imagine quoi? / une rivière calme / dans un poème sans importance

Pour lui, le poème peut ne pas avoir d'importance, et c'est aussi ce qui n'a pas « d'importance » qui lui sauve la vie. Cette réalité antinomique du poème chez Dumont se situe au cœur même de son œuvre : « et si le mot refuge était une maison hantée ? »

Ce *Je suis célèbre dans le noir*, il faut le parcourir d'un souffle. Le répit est impossible une fois qu'on a pénétré dans l'obscurité du recueil. La seule option, avancer à tâtons, continuellement sur ses gardes, pour peut-être trouver un interrupteur quelque part.

L'homme pris en volière s'est échappé. Ici, il se demande à quel prix il en est sorti. La cage, les rapports d'oppression ont dû être digérés, intégrés. La réclusion a fait place au vertige, les sables mouvants intérieurs sont circonscrits, maintenant, il faut apprendre à les éviter. Frédéric Dumont tente de se réapproprier sa solitude en en faisant un jeu, en se disant qu'au fond, tout cela n'est qu'une immense partie de cache-cache. Tant qu'à se sentir disparaître comme « parfois les néons clignotent / parfois les néons tombent », autant tenter un pied de nez à la détresse en célébrant avec elle. Lui, l'homme qu'on oublie, n'est plus qu'un triste lampadaire dans un party de papillons de nuit, hurlant le foisonnement stérile d'une époque, puisque « crier dans le vide est devenu la seule esthétique possible ». 